

LE PARLEUR – UNE CLÔTURE QUI NE S’OUVRE PAS

Daiana FELECAN

**Université technique de Cluj-Napoca
Centre Universitaire Nord Nord Baia Mare
(Roumanie)**

Abstract

Every verbal interaction aims to gain an informative accumulation for the participants. However, there are also deviations from this rule, the result being a type of meaningless communication that lacks the object of communication. In our analysis, we take into consideration two of I. L. Caragiale's *moments* and *sketches*, in which the understanding is distorted without the interlocutors feeling bewildered. Here, communication is replaced by noise or prattle and words circulate from one speaker to the other as material "objects" or signifiers. The signified is not a priority for the speakers; therefore, it is necessary to resort to various cognitive processes to restore the discursive universe. The readers feel confused, but in the end, they enter the game of these talkative puppets, as they pretend to be interested in the meaninglessness of this kind of noisy speech.

Key-words: *communication, dialogue, interlocutors, meaning, universe of discourse*

Résumé

Chaque interaction verbale vise à obtenir une accumulation informative pour les participants. Cependant, il existe également des écarts par rapport à cette règle, le résultat étant un type de communication dépourvue de sens qui n'a pas d'objet de communication. Dans notre analyse, nous prenons en considération deux moments et esquisses de I.L. Caragiale, dans lesquels la compréhension est faussée sans que les interlocuteurs ne se sentent égarés. Ici, la communication est remplacée par le bruit ou le bavardage et les mots circulent d'un locuteur à l'autre comme des «objets» matériels ou des signifiants. Le signifié n'est pas une priorité pour les locuteurs; il faut donc recourir à divers processus cognitifs pour reconstituer l'univers discursif. Les lecteurs se sentent confus, mais finalement, ils entrent dans le jeu de ces marionnettes bavardes, car ils feignent de s'intéresser à l'absurdité de ce genre de discours bruyant.

Mots-clés: *communication, dialogue, interlocuteurs, sens, univers du discours*

1. Plaidoirie pour « attraper » le sens

Le *dire* ne couvre pas toujours les intentions et les attentes de l'émetteur, respectivement du récepteur, quelle que soit l'inclination à l'explication manifestée par les deux acteurs de l'acte communicatif. Il y a une zone d'indétermination (elliptique, métaphorique, etc.), qui reste au-delà de la constitution du message. Le *non-dit* est le résultat soit d'un choix conscient de la part de l'émetteur, soit d'un saut de celui-ci dans l'exprimable non-exprimé. On identifie deux attitudes propositionnelles de l'*homo loquens* : d'une part, il montre un discours dans le respect des lois propres de structuration, pour la compréhension immédiate. Ce discours ne présente pas de zones d'incompréhension, étant immédiatement capté par des îles textuelles collatérales. Son sens est transitif, se laissant décodifié, même décomposé en niveaux de lecture successifs. D'autre part, l'être parlant ne « s'ouvre » pas complètement, ne se révèle pas comme discours qui peut être amarré aux quais de la lecture. La position pour retarder la résolution sémantique est soit assumée, soit (de manière dissimulée) inconsciente. Cette seconde approche du texte-discours « inachevé », supprimable, constituera l'objet de notre démarche applicative.

Le *discours assumé* non-dit peut se laisser utiliser comme moyen de métaphorisation (emphatique) ou, au contraire, d'ironisation. Il peut apparaître aussi bien dans le texte littéraire, que dans celui non-littéraire, colloquial.

Le *discours non-assumé* non-dit capote en « tâtonnement » qui suppose un effort supplémentaire de traitement. Ce dernier est concrétisé dans les deux types de discours sus-rappelés. La conversation est la matrice où l'on diagnostique les deux échantillons d'énoncé, le type de discours en discussion supposant l'*alter* (extérieur ou intérieur – soliloque). Le locuteur fidèle investit l'acte linguistique qu'il produit aux prérogatives non-dissimulées afin de réaliser un discours réussi. Son efficacité est directement proportionnelle à la quantité et à la qualité des ressources entraînées dans cet acte. Autrement dit, l'allocuteur est préoccupé de « s'auto-dénoncer », de s'auto-distribuer dans le réceptacle, en « absorbant » autant d'information qu'il est nécessaire pour se laisser concentrer dans des « artères » propres, qui conduisent au décodage. On ne peut identifier aucun locuteur qui mime l'intérêt à remplir de sens la cible ; autrement dit, le discours ne s'articule pas sans but. Son sens n'est pas laissé en dérive. Lorsque le processus de traitement démarre, le reconstituteur lève toutes les attaches possibles. Toute trace de non pénétration (*i.e.* décodage) est enlevée.

Le locuteur infidèle laisse volontairement lui échapper quelques incompris. L'arsenal dont il part à la rencontre de son co-énonciateur est incomplet. Il renonce consciemment à l'instrumentaire qui conduirait l'auditeur aux rives de la compréhension. Son discours pêche soit par surplus de détails non-pertinents, soit par carence d'éléments vitaux pour un acte communicatif. On veut que sa faculté de

compréhension soit désaffectée, mise hors service. En ne respectant aucune des maximes conversationnelles¹, il ne fait qu'éveiller la curiosité cognitive de l'interlocuteur, le provoquant à un jeu inégal, avec des règles qu'il change incessamment, une fois qu'il lui semble que le sens de ses paroles pourrait être dévoilé. Il négocie depuis la position de détenteur du sens, dans l'intention de détourner le sens et de déconcerter l'allocuteur abasourdi pour avoir raté tant de balles levées au filet. Toutes les précautions de lecture de l'adressant ne sont plus en vigueur, étant brisées par la « ruse » du joueur bien versé de l'émetteur préoccupé que le « ballon » (*i.e.* le sens) reste toujours dans son terrain.

Parmi les principes verbaux agressivement usurpés par un tel comportement se trouve celui de la politesse. Elle est menacée par les fautes verbales du locuteur bien sérieux en ce qui concerne sa disponibilité (et peut-être son habileté) de s'attribuer soi-même à l'autre. Car la politesse verbale est une continuelle attribution du moi propre aux autres²; sentir qu'on est comme eux, qu'on a un set de croyances et de convictions mutuelles, qu'on pense comme eux, qu'on partage la même connaissance encyclopédique et qu'on a un background commun, à savoir le socle même sur lequel on a cimenté le pacte de crédibilité, de fair-play, de facilitation de l'accès à l'eucharistie du même sens. Être poli signifie te soucier de l'accès de l'autre à toi, signifie t'ouvrir à lui et te fermer devant toute tentative de prolixité, de brièveté, de logorrhée ou d'autres accidents verbaux qui bloqueraient votre accès à la compréhension.

Parmi les fonctions jakobsoniennes du langage, le comportement poli «abuse» le plus souvent de la fonction phatique, puis de celle conative. Il est impératif de vérifier l'intérêt de l'auditeur par des moyens linguistiques variés en ce qui concerne la compréhension du message, pour assurer la fluidité du discours et le tenir à l'abri de divers brouillages pouvant survenir à un moment donné sur le canal de communication. L'indifférence du locuteur et la poursuite ininterrompue du discours en l'absence d'autres « preuves » techniques peut mettre en danger le statut du destinataire. Une communication réussie ne peut s'accomplir qu'avec la composante perlocutionnaire activée. L'intérêt que l'émetteur attribue au récepteur doit être majeur, autrement il y a le risque d'obtenir un message double : celui de l'émetteur, le message réel, mais échoué, et celui du récepteur, erroné à cause de l'impossibilité de poursuivre le fluxe communicatif de l'émetteur, conséquence d'un comportement verbal inapproprié, pas du tout sportif. Dans une pareille

¹ Pour la discussion relative aux maximes conversationnelles, voir Costăchescu 2019: 346.

² Reprenant l'idée de Hegel, Coșeriu (1992-1993: 25) affirme que « l'intersubjectivité est originaire chez l'homme, l'homme étant en même temps individu et communauté (société). Il comprend que le langage est commun, car l'homme est un être historique. C'est pourquoi il utilise les mêmes sens et considère que les autres également ont les mêmes sens en tant qu'êtres intersubjectifs, comme être reliés à la même communauté, liés à la même histoire ».

situation, le locuteur utilise les stratégies de la politesse négative³, se désolidarisant de l'allocuteur.

2. Un tipe d'interaction verbale ayant la forme de la conversation littéraire

Le dialogue littéraire, en imitant le dialogue réel, est une pratique sociale qui entraîne deux ou plusieurs personnages. Les formes prototypiques d'organisation de la matière épique sont la conversation et la discussion. Notre attention portera sur la première.

La conversation a une disposition pyramidale, étant formée de manière descendante des transactions verbales construites, à leur tour, des échanges verbaux, fixés en base de certains actes verbaux. Par rapport à la discussion, la conversation a un caractère informel, s'instituant entre connaissances, amis, famille, etc.

On présentera par la suite deux conversations où la communication entre les interlocuteurs est assiégée de malentendus, un instant avant qu'elle ne s'accomplisse.

Dans *Pétition (Petitiune)* d'I.L. Caragiale, un monsieur attend l'ouverture du bureau d'enregistrement général « d'une grande administration » parce qu'il a une affaire à enregistrer. Après une nuit d'une « chaleur accablante », le matin annonce une journée « terriblement brûlante ». Sous les auspices d'une canicule en cours d'installation, le monsieur qui avait attendu l'ouverture de l'institution demande à l'employé, une fois à l'intérieur, un verre d'eau : « - Moncher : ça te dérange si je te demande de me donner un verre d'eau?... j'ai une soif terrible ! » (Caragiale 1966:133). L'hôte appelle l'huissier qu'il renvoie à exécuter la demande du nouveau-venu. L'employé poursuit le dialogue :

- « - Vous avez une affaire...
- Oui, j'ai une affaire...
- Ici, chez nous ?
- Oui, chez vous... une affaire... Il est allé peut-être la prendre du puit...
- Comment la faire sortir du puit ?
- L'eau... je vois que votre ami n'a pas envie de venir... » (*Ibidem*:134).

Le premier attentat à la compréhension de l'employé est l'insertion / la reprise du mot *affaire* dans un endroit inapproprié, en écrasant le contexte avec la supposition étrange de l'employé : si immédiatement après le mot *affaire* vient l'assertion « Il est allé peut-être la prendre du puit », dans l'horizon de pensée du monsieur, bien sûr, ç'en est justement l'objet référentiel. L'absurdité de la situation créée détermine l'employé à demander des éclaircissements supplémentaires par la formulation d'une question de clarification. La confusion est inférentiellement

³ On peut retrouver des données sur les stratégies de la politesse négative in GALR II: 856.

résolue : vu que l'huissier tarde à apparaître, le monsieur laisse entendre qu'il est allé, probablement, à prendre l'eau du puit. Après avoir essuyé la sueur du mouchoir de l'employé, sans lui demander la permission, le représentant de l'État reprend le dialogue :

« - Monsieur – dit l'employé – vous dites que vous êtes venu avec une affaire... Je vous en prie... Nous n'avons pas le temps ici de parler... Nous sommes payés par l'État pour travailler... Eh bien, quelle affaire ? » (*Ibidem*:135).

Le fragment contient une inadvertance, à savoir le manque du temps pour la discussion. Le monde de Caragiale peut être suspecté de tout, sauf qu'il lui manque le temps pour bavarder. La vérité est confirmée dans l'esquisse, où le monsieur est temporisé pour formuler l'objet de son affaire :

« - Attends, je vais te dire... Il est terriblement chaud !

Il va vers le bouton de la sonnerie qu'il appuie longuement. La sonnerie tinte longuement.

L'employé, impatienté :

« - Ça suffit, monsieur ! Que-est-que vous voulez ?

- Si ça ne te dérange pas, encore un verre... j'ai terriblement soif. [...] » (*Ibidem*: 135).

Après avoir demandé encore un verre d'eau et le mouchoir de l'employé, monsieur parvient à faire ce dernier perdre son sang-froid : « - Monsieur ! crie l'employé : comprends une fois pour toutes que l'État ne nous paye pas ici pour parler ; on n'a pas le temps pour faire la conversation... Dites-moi : qu'est-ce que vous voulez ? Personne n'est autorisé à entrer ici sans affaire. Quelle est donc votre affaire ? » (*Ibidem*:136).

L'employé reprend l'idée que l'État ne gaspille pas l'argent pour qu'ils parlent. Cette nouvelle intervention comprend explicitement le terme *conversation*, occupation, comme on le sait, définitoire pour les individus qui peuplent le monde des *moments* et *esquisses*. Enfin, le monsieur poursuit explicitement, à l'irritation de l'employé, en affirmant qu'il a donné une pétition : « Je voudrais savoir qu'est-ce qui s'est passé. Donnez-moi un numéro. » (*Ibidem*:137). L'étonnement de l'employé réside dans le manque d'inspiration de monsieur de ne pas avoir demandé de numéro lorsqu'il l'a remise, mais ultérieurement il est informé que ce n'était pas lui qui l'a remise : « Je l'ai envoyée par quelqu'un. » (*Ibidem*:137). Il s'ensuit une logorrhée sur les contenus approximatifs relatifs au moment de l'envoi de la pétition : « - Quand ? Quel jour ? – Il y a environ deux mois... – Tu ne sais pas approximativement quand ? – Je ne le sais pas ? – Comment, tu ne sais pas ? Comment t'appelles-tu ? » (*Ibidem*:137). Après ce périple à travers les inexactitudes, le monsieur s'identifie : « - Comment vous appelez-vous ? - Nae Ionescu. » (*Ibidem*:137). Et, à nouveau, il se déclenche un tir verbal inutile, qui pourrait se réduire simplement à la question : Qui est le propriétaire de la pétition ? :

« - Qu'est-ce que tu demandais dans la pétition ? – Moi, je ne demandais rien. – Quoi ? – Ce n'était pas ma pétition. – Mais, de qui ? – D'un ami. – Quel ami ? – Un certain Ghiță Vasilescu. – Qu'en demandait-il ? – Il ne demandait rien. – Comment, ne demandait-il rien ? – Il ne demandait rien ; ce n'était pas sa pétition Mais de qui ? – D'une tante à lui... Il savait que je venais à Bucarest et me l'a donné la remettre. – Comment s'appelle la tante de M. Ghiță ? – Je ne sais pas. – Tu ne sais même pas ce qu'elle demandait ?... Il me semble qu'elle demandait... – Quoi ? - Pension. » (*Ibidem*:137-138).

L'employé, visiblement irrité, annonce le monsieur qu'il s'est trompé d'institution : « [...] Ici c'est la Direction des Monopoles ! On ne reçoit ici aucune pétition pour pension ! Va-t'en chez les pensions ! C'est là qu'on reçoit des pétitions pour les pensions. » (*Ibidem*:138). Bien que l'employé ait perdu sa tête (« son caractère »), le monsieur, aussi calme qu'au début, demande un autre verre d'eau, en concluant : « - Merci... Je m'en vais... Donc, alors, aux pensions, qu'en dira-t-on ?! » (*Ibidem*:139).

C'est toujours dans une atmosphère caniculaire qu'a lieu l'action de parler (la seule activité du monde de Caragiale) dans l'esquisse *Grande chaleur* (*Căldură mare*). Maintenant, le "dialogue" se réalise entre deux personnages génériquement appelés *monsieur* et *garçon*. Il convient de préciser qu'ici encore l'allocution se produit dans un registre temporel exagéré (33 degrés Celsius à l'ombre). L'indication didactique « tous les personnages gardent un calme imperturbable, égal et plein de dignité » suggère que la lenteur donnée par la chaleur environnante a envahi les esprits des deux interlocuteurs. L'homonymie⁴ du verbe « partir »

⁴ Selon les observation de Ștefan Munteanu (1998:153), on ne peut parler d'un sens extérieur des mots, ce dernier se superposant exactement sur ce qu'ils disent. « Cela se passe lorsque le mot ne sacrifie pas son sens à cause du fait que celui qui s'en sert le contourne volontiers ou le trahit sans le vouloir. »

L'esquisse commentée est un exemple du dépassement « par le locuteur des limites polysémiques des mots. C'est le cas de la première réplique du garçon qui, à la question de savoir si monsieur est à la maison, répond « Oui » ; la clarification immédiate « Mais il m'a ordonné de dire, si quelqu'un le cherchait, qu'il est parti à la campagne » dénote, en plus d'un genre particulier d'honnêteté, qu'il comprend par à la maison « dans la ville », en lui opposant le sens du syntagme à *la campagne* [...]. Donc, pour lui *partir* = se déplacer de la ville à la campagne, à la différence de *sortir* (en ville). Si on tient compte du sens particulier attribué par le garçon à ces deux termes, alors il est en droit d'être perplexe devant la réaction défavorable du monsieur. A son tour, ce dernier a le droit de caractériser son interlocuteur d'une épithète peu agréable, que le garçon rejette immédiatement, dignement, ayant la conviction intime, probablement, qu'il pourrait le lui rendre s'il n'était empêché par des obstacles dus à la distance insurmontable qui les sépare sur l'échelle de la hiérarchie sociale. [...]. Le circuit informationnel ne peut s'établir, car les deux interlocuteurs ne se rencontrent pas sur le même « conduit matériel », ne réalisent pas la relation nécessaire pour transformer les signes transmis en significations. Elle se réalisera finalement quand les mots finiront, après un long détour, à circuler sur le « même canal » depuis l'émetteur au récepteur.

En fait, l'information véhiculée par le garçon est susceptible d'être prise dès le début pour insatisfaisante et équivoque à cause de son caractère partial n tant qu'organisation syntaxique. La première réplique du texte cité « il a pris la clé avec lui quand il est parti », sauf l'inconséquence du locuteur (le verbe *partir* avait été réservé par lui jusqu'alors à un autre sens : « le départ pour la

provoque un pseudo-dialogue entre les deux, faux, car tout au long de lui aucun des deux engagés dans la discussion ne s'enrichi d'un cumul d'information. Ce n'est que vers la fin que le garçon choisit de la polyvalence du verbe le sens actualisé :

« MONSIEUR : Monsieur est à la maison ?

GARÇON : Oui ; mais il m'a ordonné de dire, si quelqu'un le cherchait, qu'il est parti à la campagne.

D.: Va-lui dire que c'est moi qui est arrivé.

F.: Je ne peux pas, monsieur.

D.: Pourquoi pas ?

F.: La chambre est fermé à clé.

D.: Frappe à la porte, qu'il t'ouvre.

F.: Il a pris la clé avec lui quand il est parti.

D.: Ah, alors il est parti ?

F.: Non, monsieur, il n'est pas parti.

D.: Mon ami, tu es... idiot !

F.: Non, monsieur.

D.: Tu dis qu'il n'est pas à la maison.

F.: Il est chez soi, monsieur.

D.: Mais, n'as pas tu dit qu'il est parti ?

F.: Non, monsieur, il n'est pas parti.

D.: Alors, il est à la maison.

F.: Non, mais il n'est pas parti à la campagne, il est sorti comme ça.

D.: Où ?

F.: En ville.

D.: Où !?

F.: A Bucarest. » (p. 171-172)

La langue de Caragiale a d'autres fonctions que celles standardisées. Les personnages n'ont de quoi communiquer, ni ne peuvent et ne savent plus communiquer : « la parole se transforme en verbiage, un flot assourdissant de mots inonde le monde de Caragiale. Le bavardage, cette hyperactivité verbale, représente

compagne »), ne prêterait pas à confusion si le personnage le déterminait et l'intégrait dans un contexte plus large. Une bonne partie de la scène suivante, qui se déroule dans le vide, aurait pu être évitée, si le garçon avait ajouté un détail contextuel par un épanouissement verbal : il est parti *en ville – se promener, à la brasserie*, etc. Mais tant le garçon que son interlocuteur dépensent dans l'acte de communication un minimum d'énergie, exprimée de manière monosyllabique ou elliptique. Or, « l'énergie dépensée à des fins linguistiques tend être proportionnelle à la masse d'information transmise ». Quelle est la quantité d'énergie investie à cette fin par les personnages de Caragiale on peut le voir des répliques minimales, tronquées, accusant l'impatience, la hâte de l'interlocuteur préoccupé de se trouver en possession de la réponse dans les plus brefs délais, réponse qui vient promptement, est tout aussi « économe » et non moins vague » (p. 153-155).

Nous avons opté pour cette citation *in extenso* justement pour voir comment, dans le cas des héros de Caragiale, la langue se soustrait au contrôle de la pensée, ce qui conduirait à l'installation de la pseudo-communication.

un substitut à la liberté et au pluralisme, il n'est ni même une perte de temps agréable, comme certains s'efforcent ici de laisser l'impression. La loquacité malade du monde de Caragiale semble un excès, mais elle ne fait que suppléer une absence. Le vacarme couvre un déficit - il s'en nourrit toutefois » (Iorgulescu 1994:57-58).

3. Conclusions

La condition d'une communication réussie consiste dans la collaboration entre l'émetteur et l'auditeur. Les deux doivent manifester un intérêt commun pour assembler et désassembler le message. Il ne suffit pas que le locuteur soit préoccupé par son apport verbal ; il doit anticiper le décodage correct de l'allocuteur. Il doit avoir une perspective d'ensemble, qu'il soit coopté simultanément dans l'assemblage de l'information et dans son désassemblage sur le marché du sens non-ambigu. Parfois, les interlocuteurs présentent un désintérêt communicatif, mettant entre parenthèses le statut polysémique des mots utilisés ou donnant des informations incomplètes sur le sujet conversationnel. Cela signifie qu'ils ne se soucient pas de l'effort de traitement réalisé par le récepteur, en transformant ce dernier en otage des suppositions plus ou moins erronées. Il cherche le sens parmi les sens périphériques, tombant parfois somnambuliquement dans une impasse sémantique. D'autres fois, l'illusion de notoriété exempte le locuteur de formulations explicites, la mise en abîme de l'expression étant considérée suffisante pour la reconstitution de l'univers du discours intentionnel.

Les personnages explorés du monde de Caragiale ne sont pas de coéquipiers que lorsqu'il s'agit d'une pinte de bière, mais renoncent à la solidarité lorsqu'il doivent collaborer dans la constitution d'un même contenu. Ils dribblent les sens, trébuchent, désertent effectivement du dialogue efficace. La lenteur mentale – en accord avec celle physique – est la principale caractéristique qui les empêche d'avancer vers la communication réussie. Ce n'est qu'à la fin, après maints détours, qu'ils se sauvent de perplexité et communient consensuellement. C'est un monde du bavardage incessant, entretenu par lui, qui ne se fatigue jamais à bavarder, bien que son bégayage ne le conduit presque jamais sur un chemin à sens unique. Ces individus provoquent une pandémie de la parole, car ils se sont aussi contagiés, personne ne semble être dérangé par l'impossibilité de s'éveiller au sens. *Quel monde, quel monde, quel monde...*

BIBLIOGRAPHIE

- Caragiale, I. L., *Momente și schițe*, București, Editura Tineretului, 1966.
- Costăchescu, Adriana, *Pragmatica lingvistică. Teorii, dezbateri, exemple*, Iași, Institutul European, 2019.
- Coșeriu, Eugen, *Prelegeri și conferințe (1992-1993)*, supliment al publicației „Anuar de lingvistică și istorie literară”, T. XXXIII, Seria A, Lingvistică, Institutul de Filologie Română „A. Philippide”, Iași, 1992-1993.
- Guțu Romalo, Valeria (coord.), *Gramatica limbii române (GALR) I Cuvântul, II Enunțul*, tiraj nou, revizuit, București, Editura Academiei Române, 2008.
- Iorgulescu, Mircea, *Marea trăncăneală. Eseu despre lumea lui Caragiale*, București, Editura Fundației Culturale Române, 1994.
- Munteanu, Ștefan, *Studii de lingvistică și stilistică*, Pitești, Editura Pygmalion, 1998.